Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

WYDAWNICTWO UMCS

ANNALES
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA
LUBLIN – POLONIA

VOL. XI SECTIO N 2026

ISSN: 2451-0491 • e-ISSN: 2543-9340 • CC-BY 4.0 • DOI: 10.17951/en.2026.11.57-76

Julia Kristeva à l'ère algorithmique : la productivité textuelle en état de crise

Julia Kristeva in the Algorithmic Era: The Crisis of Textual Productivity

Julia Kristeva w erze algorytmicznej. Tekstualna produktywność w stanie kryzysu

Amel Maouchi

Université Constantine 1 – Frères Mentouri
Laboratoire Langues et Traduction
Faculté des Lettres et des Langues
BP 325, Route d'Aïn El Bey
Constantine 25017, Algérie
maouchi.amel@umc.edu.dz
https://orcid.org/0000-0002-2290-0945

Abstract. In the era of the proliferation of large language models, this article examines the relevance of Julia Kristeva's theory of textual productivity in the face of generative artificial intelligence (AI). By confronting the concepts of phenotext and genotext with the reality of algorithmic productions, we argue that AI, as an autonomous system, is structurally incapable of generating a genotext in the strong Kristevian sense, that is, a text carrying subversion and significant transformation. However, we propose that strategic human interaction with AI could open new paths towards hybrid textual productivity, where humans re-invest text with their critical and creative subjectivity. Textual productivity, in the face of AI, thus becomes a deliberate act of resistance to standardization.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

Keywords: Julia Kristeva; generative artificial intelligence; textual productivity; phenotext; genotext; subjectivity; writing; subversion

Abstrakt. W dobie proliferacji dużych modeli językowych w artykule podjęto refleksję nad znaczeniem teorii produktywności tekstualnej Julii Kristevej w obliczu generatywnej sztucznej inteligencji. Konfrontując koncepcje fenotekstu i genotekstu z rzeczywistością produkcji algorytmicznych, dowodzimy, że sztuczna inteligencja jako system autonomiczny jest strukturalnie niezdolna do wytwarzania genotekstu w sensie właściwym dla Kristevej, tzn. tekstu niosącego subwersję oraz znaczącą transformację. Sugerujemy jednak, że strategiczna interakcja człowieka ze sztuczną inteligencją może otworzyć nowe ścieżki w kierunku hybrydowej produktywności tekstualnej, w której ludzie reinwestują tekst w swoją krytyczną i kreatywną podmiotowość. Produktywność tekstualna w obliczu sztucznej inteligencji staje się zatem aktem świadomego oporu wobec standaryzacji.

Słowa kluczowe: Julia Kristeva; generatywna sztuczna inteligencja; produktywność tekstualna; fenotekst; genotekst; subiektywność; pisanie; subwersja

Résumé. À l'ère de la prolifération des grands modèles linguistiques, le présent article interroge la pertinence de la théorie kristévienne de la productivité textuelle face aux intelligences artificielles génératives. En confrontant les concepts de phénotexte et de génotexte à la réalité des productions algorithmiques, nous soutenons que l'IA, en tant que système autonome, demeure structurellement incapable de générer un génotexte au sens fort kristévien ; c'est-à-dire un texte porteur de subversion et de transformation signifiante. Toutefois, nous proposons que l'interaction humaine stratégique avec l'IA puisse ouvrir de nouvelles voies vers une productivité textuelle hybride, où l'humain réinvestit le texte de sa subjectivité critique et créatrice. La productivité textuelle, face à l'IA, devient ainsi un acte délibéré de résistance à la standardisation.

Mots-clés : Julia Kristeva ; intelligence artificielle générative ; productivité textuelle ; phénotexte ; génotexte ; subjectivité ; écriture ; subversion

INTRODUCTION

L'émergence des grands modèles linguistiques (LLMs – *large language models*) suscite une prolifération textuelle sans précédent, redéfinissant les contours mêmes de l'acte d'écrire. Face à une telle mutation technologique, la question posée par l'ombre portée de Julia Kristeva n'est pas technique, mais ontologique : que devient le texte comme acte productif, comme lieu de la subversion signifiante, lorsqu'il émane d'une machine statistique ? Loin d'une interrogation sur les simples capacités mimétiques de l'IA, c'est l'un des piliers de la théorie du texte héritée du post-structuralisme (la notion même de productivité textuelle kristévienne) qui se trouve troublé par la nouvelle fabrique du langage.

Selon Alexandre Gefen (2023a : 168–169), les systèmes comme ChatGPT tendent à générer des contenus normés et reproduisent des formes discursives conformes aux attentes, ce qui interroge leur capacité à favoriser la diversité

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

et l'innovation. Une telle observation n'est pas anodine : elle pointe du doigt une tension fondamentale entre la logique probabiliste des algorithmes et l'exigence de transformation signifiante qui caractérise, selon Kristeva, le texte véritablement productif. Là où le texte littéraire, dans sa conception post-structuraliste, devait être le lieu d'une crise du sens, d'une déstabilisation des codes et d'une émergence de la subjectivité, le texte algorithmique semble condamné à la reproduction et à l'alignement normatif.

Le présent article prend pour objet cette tension entre logique algorithmique et productivité textuelle kristévienne. La question centrale qui le guide est la suivante : les productions textuelles générées par les intelligences artificielles peuvent-elles relever d'une productivité au sens de Kristeva, ou demeurent-elles structurellement confinées au régime du phénotexte ?

Cette interrogation se décline en trois questions complémentaires. Premièrement, sur le plan théorique : les catégories kristéviennes de phénotexte et de génotexte, forgées pour penser le texte littéraire comme lieu d'un travail pulsionnel et subjectif, conservent-elles leur pertinence heuristique face à des textes produits par des systèmes dépourvus de subjectivité, de corps et d'inconscient ? Deuxièmement, sur le plan textuel : lorsqu'on soumet des productions algorithmiques à une lecture kristévienne, quels effets observe-t-on ? L'IA produit-elle des textes qui, au-delà de la surface phénotextuelle, portent des traces de rupture sémiotique, de polysémie irréductible ou de travail du signifiant ? Troisièmement, sur le plan des pratiques : une interaction stratégique entre l'humain et la machine peut-elle ouvrir des voies vers une productivité textuelle hybride, où l'écrivain agirait comme opérateur de crise au sein du matériau algorithmique ?

Nous formulons l'hypothèse que l'IA, en tant que système autonome, excelle dans la production de phénotextes conformes mais demeure incapable de générer un génotexte au sens fort kristévien, c'est-à-dire un texte porteur de subversion et de transformation signifiante. Nous soutenons toutefois qu'une interaction critique entre l'humain et l'IA, pensée dans le cadre de la pharmacologie stieglerienne, pourrait ouvrir de nouvelles formes de productivité textuelle. Pour éprouver ces hypothèses, notre démarche articule une analyse conceptuelle du cadre kristévien, une confrontation théorique et empirique avec les productions algorithmiques, puis l'exploration des conditions d'une productivité hybride.

CADRE MÉTHODOLOGIQUE

Cette étude adopte une démarche à la fois théorique et analytique. Le volet théorique procède par analyse conceptuelle : il s'agit de reconstruire les catégories centrales de la productivité textuelle chez Kristeva, en particulier

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

l'opposition phénotexte/génotexte et la dialectique sémiotique/symbolique, telles qu'elles sont élaborées dans *Sémiotikè : Recherches pour une sémanalyse* (1969) et *La révolution du langage poétique* (1974), puis de les confronter aux caractéristiques structurelles des grands modèles de langage.

Le volet analytique repose sur un exercice comparatif. Nous avons soumis à un modèle de langage (ChatGPT-4) des prompts visant à produire des textes imitant le style d'auteurs que Kristeva elle-même analyse comme exemplaires de la productivité textuelle : Stéphane Mallarmé et Comte de Lautréamont. Les textes obtenus sont ensuite soumis à une lecture kristévienne attentive aux critères suivants : présence ou absence de ruptures sémiotiques dans la trame symbolique, degré de polysémie et d'ambiguïté irréductible, traces d'un travail du signifiant excédant la simple conformité générique, et indices d'une tension entre pulsion et structure. Ces productions algorithmiques sont mises en regard d'extraits des œuvres sources afin de faire apparaître, par contraste, ce qui distingue une imitation stylistique de surface d'un véritable travail génotextuel.

Le choix d'un corpus restreint est délibéré : il ne s'agit pas de prétendre à une exhaustivité empirique, mais de fournir un ancrage textuel concret aux hypothèses formulées, en accord avec la vocation théorique de l'article. L'analyse comparative vient ainsi étayer la réflexion conceptuelle sans se substituer à elle.

KRISTEVA OU LA SUBVERSION DU LANGAGE : DU SIGNE À LA TRANSFORMATION

Pour saisir l'ampleur du bouleversement induit par l'IA, un retour aux sources de la pensée kristévienne s'impose. Dans ses travaux fondateurs *Sémiotikè : Recherches pour une sémanalyse* (1969) et *La révolution du langage poétique* (1974), Kristeva arrache le texte à sa conception close et monumentale pour en faire un champ de forces dynamique, un processus en perpétuel devenir. Le texte n'est plus un objet fini, une structure stable offerte à la contemplation herméneutique, mais un lieu de production où se jouent des opérations de transformation du sujet, du langage et du social.

Une telle conception s'inscrit dans le sillage des travaux de Roland Barthes sur la distinction entre *œuvre* et *texte*, développée notamment dans « De l'œuvre au texte » (1971). Là où l'œuvre se donne comme totalité close, le texte barthésien est « un champ méthodologique », un espace de jeu et de productivité. Mais Kristeva radicalise l'approche en y introduisant la dimension psychanalytique et la question du sujet parlant. Le texte n'est pas seulement un tissu intertextuel, il est le théâtre d'un affrontement entre deux modalités du langage : le sémiotique et le symbolique.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

Le sémiotique, hérité du *chora* maternel tel que théorisé dans le *Timée* de Platon, désigne la pulsation pré-linguistique, l'énergie libidinale qui traverse le corps avant même l'accès à l'ordre symbolique. C'est le rythme, la prosodie, la musicalité du langage, ce qui résiste à la signification stable et à la loi du père. Le symbolique, quant à lui, correspond à l'ordre de la langue, de la grammaire, de la syntaxe, de la communication codifiée. Le texte productif, selon Kristeva, est celui où le sémiotique fait irruption dans le symbolique, où la pulsion déstabilise le code, où le corps parlant fait vaciller l'édifice de la signification.

Une telle dialectique trouve son expression la plus aboutie dans la distinction entre phénotexte et génotexte, développée dans *La révolution du langage poétique*. La distinction n'est pas simplement formelle ou stylistique ; elle engage une conception radicale de ce qu'est un texte vivant, capable de faire événement dans le langage et dans l'histoire.

Le phénotexte est la surface lisible du texte, le produit fini soumis aux lois de la communication, de la grammaire et de l'idéologie dominante. C'est le texte tel qu'il se donne à lire, dans sa linéarité, sa cohérence syntaxique, son respect des conventions génériques. Il est lisible, mais souvent stérile dans sa conformité. Le phénotexte correspond à ce que Kristeva appelle ailleurs le « langage de la communication », celui qui sert à transmettre des informations, à maintenir le lien social, à reproduire l'ordre symbolique existant.

Le génotexte, en revanche, constitue la matrice pulsionnelle et transgressive du texte. C'est l'atelier souterrain du langage, où les pulsions (le sémiotique, hérité du *chora* maternel), les voix multiples, les contradictions sociales et les ruptures formelles travaillent la matière linguistique de l'intérieur. Kristeva écrit dans *La révolution du langage poétique* (1974 : 281) : « Le génotexte est le lieu où s'opère la transgression de la loi linguistique et sociale ». C'est ici que se joue la vraie productivité : non pas la reproduction, mais la transformation.

Le texte productif chez Kristeva est un acte de crise : il déstabilise les codes, fait vaciller les significations établies, introduit l'altérité et le conflit dans le tissu symbolique. C'est un texte vivant, traversé par le sujet parlant, divisé, désirant, inscrit dans l'Histoire et les luttes idéologiques. Sa puissance réside dans sa capacité à faire événement dans le langage. Comme l'écrit Kristeva dans « La productivité dite texte » (1968 : 61) :

> Le texte est une productivité, ce qui veut dire : 1) son rapport à la langue dans laquelle il se situe est redistributif (destructif-constructif), partant il est abordable à travers des catégories logiques plutôt que purement linguistiques ; 2) il est une permutation de textes, une intertextualité : dans l'espace d'un texte plusieurs énoncés, pris à d'autres textes, se croisent et se neutralisent.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

La conception du texte comme productivité s'oppose radicalement à la vision structuraliste qui privilégiait l'analyse de structures closes et stables. Pour Kristeva, le texte est toujours en mouvement, toujours en train de se faire et de se défaire. Il est le lieu d'un travail, au sens freudien du terme (*Arbeit*), un processus de transformation qui engage à la fois le sujet, le langage et le social.

Au cœur de la théorie de la productivité textuelle se trouve une conception particulière du sujet. Kristeva, héritière de la psychanalyse lacanienne, pense le sujet comme fondamentalement divisé, clivé entre le conscient et l'inconscient, entre le désir et la loi, entre le sémiotique et le symbolique. Le sujet en procès – à la fois en train de se faire et mis en accusation par les forces pulsionnelles qui le traversent – est la condition de possibilité du génotexte.

Le texte productif ne peut émerger que d'un sujet qui accepte de se laisser déstabiliser par les forces du sémiotique, qui consent à la crise de son identité, qui s'ouvre aux voix multiples de l'intertextualité. C'est un sujet qui ne maîtrise pas totalement son énonciation, qui est habité par des voix autres, par des pulsions qui échappent au contrôle de la conscience. Comme l'écrit Kristeva (1974 : 215), « le sujet de la productivité textuelle n'est jamais un sujet plein, maître de son discours, mais un sujet divisé, traversé par l'altérité ».

La conception du sujet s'oppose radicalement à la vision cartésienne du *cogito*, ainsi qu'à la conception romantique de l'auteur comme génie créateur. Le sujet kristévien est un sujet fragile, vulnérable, constamment menacé de dissolution par les forces pulsionnelles qui le traversent. C'est précisément une telle fragilité qui rend possible la productivité textuelle : parce que le sujet n'est pas maître en sa demeure, parce qu'il est habité par l'altérité, il peut produire un texte qui excède les codes établis, qui fait événement dans le langage.

La dimension subjective de la productivité textuelle est essentielle pour comprendre la critique que nous adresserons plus loin à l'IA générative. Car si le texte productif suppose un sujet divisé, désirant, traversé par l'inconscient et l'histoire, que devient une telle productivité lorsque le « sujet » de l'énonciation n'est plus qu'un algorithme, une fonction mathématique dépourvue de corps, de désir et d'inconscient ?

La productivité textuelle kristévienne ne se limite pas à la dimension pulsionnelle et subjective. Elle engage également une conception spécifique de l'intertextualité, notion que Kristeva emprunte à Mikhaïl Bakhtine et qu'elle radicalise. Pour Kristeva (1969 : 146), « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte ». L'intertextualité n'est pas simplement une question d'influences ou de références, c'est le mode d'être même du texte.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

Le texte productif est un espace polyphonique où se croisent et s'affrontent des voix multiples, des discours hétérogènes, des idéologies contradictoires. C'est un lieu de dialogue et de conflit, où aucune voix ne peut prétendre à l'hégémonie. La dimension dialogique, héritée de Bakhtine, est essentielle à la productivité : c'est parce que le texte est traversé par des voix multiples qu'il peut échapper à la clôture idéologique, qu'il peut introduire de l'altérité et du conflit dans le tissu symbolique.

Mais l'intertextualité kristévienne n'est pas simplement cumulative ou harmonieuse. Elle est conflictuelle, critique, transformatrice. Les textes qui se croisent dans l'espace du texte productif ne coexistent pas pacifiquement : ils s'affrontent, se contredisent, se transforment mutuellement. C'est la dynamique conflictuelle qui fait du texte un lieu de crise et de transformation.

La conception de l'intertextualité sera nécessaire pour notre analyse de l'IA générative. Car si les modèles de langage sont entraînés sur des corpus massifs et peuvent donc simuler une forme d'intertextualité, une telle intertextualité est-elle véritablement critique et transformatrice, ou n'est-elle qu'un empilement statistique de fragments textuels, dépourvue de la tension dialectique qui caractérise l'intertextualité kristévienne ?

L'IA GÉNÉRATIVE : LE GÉNOTEXTE EN EXIL ?

Pour comprendre pourquoi l'IA générative ne peut produire de génotexte au sens kristévien, il faut d'abord examiner son mode de fonctionnement. Les grands modèles linguistiques (LLMs) comme GPT, Claude ou Bard reposent sur des architectures de type *transformer*, entraînées sur des corpus textuels massifs par apprentissage supervisé et non supervisé. Leur principe est simple : prédire le mot (ou plus précisément le *token*) suivant dans une séquence, en fonction de tous les mots précédents et d'un ensemble de paramètres appris.

La prédiction s'effectue de manière probabiliste : le modèle calcule, pour chaque position dans la séquence, une distribution de probabilité sur l'ensemble du vocabulaire, et sélectionne le token le plus probable (ou, dans les versions avec échantillonnage, un token tiré selon la distribution). Le mécanisme central de cette architecture est la self-attention (auto-attention) : pour chaque token, le modèle calcule un score de pertinence par rapport à tous les autres tokens de la séquence, pondérant dynamiquement l'influence de chaque mot sur la prédiction du suivant. Ce mécanisme produit une forme de mise en relation contextuelle qui pourrait, superficiellement, évoquer l'intertextualité : chaque fragment de texte est traité en fonction de tous les autres fragments présents dans la fenêtre de contexte. Mais la ressemblance est trompeuse. La self-attention

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

opère par calcul de similarités vectorielles dans un espace mathématique ; elle ne met pas en tension des voix, des idéologies ou des visions du monde contradictoires. Elle produit de la cohérence contextuelle, non du conflit sémiotique. L'ensemble du processus repose sur des opérations mathématiques (produits matriciels, fonctions d'activation) qui n'ont aucun rapport avec la subjectivité, le désir ou la pulsion.

L'architecture présente des performances remarquables en termes de cohérence syntaxique, de fluidité stylistique et de capacité à imiter différents registres de langue. Mais elle présente aussi des limites structurelles qui la rendent incompatible avec la productivité textuelle kristévienne. Comme l'observe Gefen (2023a : 34), « l'IA produit des textes qui sont des moyennes statistiques de tout ce qu'elle a appris ». La tendance à la moyenne, à la norme, est inhérente à l'architecture même des modèles de langage.

La première et la plus fondamentale des limites de l'IA générative est l'absence du sujet. Précisons d'emblée ce que nous entendons ici par « sujet » : il ne s'agit ni du sujet cartésien maître de ses représentations, ni du sujet politique porteur de droits, mais du sujet psychanalytique tel que le théorise Lacan et que Kristeva le reprend, c'est-à-dire un sujet fondamentalement divisé, clivé entre conscient et inconscient, traversé par le désir et soumis à la loi du signifiant. C'est ce sujet-là, le « sujet en procès » kristévien, à la fois en train de se constituer et mis en question par les forces pulsionnelles qui le traversent, qui constitue la condition de possibilité du génotexte. La dimension phénoménologique du corps, que nous avons évoquée avec Maurice Merleau-Ponty, vient compléter cette conception : le sujet écrivant n'est pas seulement un sujet divisé par l'inconscient, il est aussi un corps engagé dans le monde, et c'est cette double inscription, pulsionnelle et corporelle, qui nourrit la productivité textuelle. L'IA ne possède rien de tel : ni inconscient, ni mémoire affective, ni intentionnalité critique, ni corps. Son « énonciation » est un calcul, non l'émergence d'une subjectivité aux prises avec le langage et le monde.

L'absence de subjectivité a des conséquences directes sur la nature du texte produit. Comme l'écrit Kristeva (1974 : 215), « le génotexte suppose un sujet qui accepte de se laisser déstabiliser par les forces pulsionnelles ». Or, l'IA ne peut être déstabilisée : elle exécute les opérations pour lesquelles elle a été programmée. La dimension corporelle et affective, essentielle dans la pensée kristévienne, lui fait également défaut : le texte productif n'est pas seulement une opération intellectuelle, c'est une expérience pulsionnelle qui engage le corps du sujet écrivant. Merleau-Ponty (1945) avait montré que toute expression linguistique s'enracine dans l'expérience corporelle, que la parole est un « geste » du corps engagé dans le monde. L'écriture kristévienne prolonge cette intuition

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

phénoménologique en y ajoutant la dimension pulsionnelle et libidinale. L'IA, dépourvue de corps et de libido, ne peut accéder à cette strate fondamentale de la productivité textuelle.

L'écrasante majorité des productions de l'IA se situe au niveau du phénotexte. Optimisées pour la lisibilité, la fluidité et la conformité aux attentes statistiquement inférées, elles collent à la surface normative du langage. Les algorithmes, entraînés sur des corpus massifs de textes existants, privilégient la moyenne, la norme, le déjà-dit : leur force réside dans la capacité à générer des textes qui ressemblent à ce qui a déjà été écrit. C'est ce que Gefen (2023a) appelle la « production de conformité » : l'IA génère des textes acceptables, qui ne dérangent pas, qui ne font pas événement. Cette conformité, si elle assure une communication efficace, étouffe toute possibilité de rupture, de déstabilisation des codes, de mise en crise du sens qui est au cœur de la productivité kristévienne.

La tendance à la normalisation est renforcée par les techniques d'alignement utilisées dans l'entraînement des modèles récents. Le *Reinforcement Learning from Human Feedback* (RLHF) vise précisément à rendre les productions de l'IA plus conformes aux attentes humaines, plus « sûres », plus « appropriées ». La recherche de la conformité va exactement à l'encontre de la productivité kristévienne, qui suppose au contraire une capacité à transgresser les normes, à déstabiliser les codes, à introduire du conflit et de la crise dans le langage.

Si l'IA peut imiter des styles transgressifs ou produire des combinaisons inattendues, l'« innovation » reste de surface. Elle procède de la recombinaison, non d'une nécessité interne de rupture. Sa « subversion » est un effet calculé, non l'expression d'une force désirante ou critique. Elle ne fait pas d'événement au sens kristévien ; elle produit des variations dans un cadre prédéfini.

1. Analyse comparative : le génotexte à l'épreuve de l'algorithme

Pour mettre ces affirmations à l'épreuve du texte, nous avons demandé à un modèle de langage (ChatGPT-4) de produire des textes imitant deux auteurs que Kristeva analyse précisément, dans *La révolution du langage poétique*, comme exemplaires de la productivité textuelle : Mallarmé et Lautréamont. Les résultats de cet exercice comparatif permettent de passer du plan des principes à celui des effets textuels observables.

Soumis au prompt « Écris un poème en prose dans le style de Stéphane Mallarmé, sur le thème de l'absence et du néant », le modèle a produit le texte suivant : « Dans l'azur déserté, l'absence se fait miroir. Le silence, cristal impalpable, déploie ses voiles sur la page où nulle main ne trace le signe attendu. L'ombre d'une fleur, jadis éclose dans l'éclat du verbe, s'efface dans la blancheur

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

insoutenable du vide. Car le néant, en sa splendeur glacée, n'est que l'envers lumineux de toute parole abolie, le reflet inversé d'un sens qui jamais ne fut donné ni promis ».

À première lecture, le texte frappe par sa maîtrise du lexique mallarméen : azur, cristal, voiles, page, blancheur, néant, abolie. Le modèle a correctement identifié le champ sémantique caractéristique et reproduit une prosodie fluide, vaguement solennelle. Mais la lecture kristévienne révèle ce qui manque. Chaque phrase est syntaxiquement limpide, parfaitement analysable ; le texte ne présente aucune de ces dislocations grammaticales par lesquelles Mallarmé force le lecteur à maintenir simultanément plusieurs hypothèses de lecture. Comparons avec un passage de Mallarmé lui-même, tiré de la préface à Un coup de dés : « La fiction affleurera et se dissipera, vite, d'après la mobilité de l'écrit, autour des arrêts fragmentaires d'une phrase capitale dès le titre introduite et continuée » (Mallarmé 1897). Chez Mallarmé, la syntaxe suspend la résolution grammaticale : les compléments s'empilent, les incises retardent le prédicat, le lecteur est maintenu dans une indétermination active qui fait travailler le signifiant au-delà du signifié. Cette indétermination n'est pas un ornement : elle constitue l'irruption du sémiotique dans le symbolique, le moment où le code grammatical vacille sous la pression d'une énergie qui le déborde. Le texte algorithmique, au contraire, avance phrase par phrase dans une linéarité confortable ; il décore le phénotexte de motifs mallarméens sans produire la crise syntaxique qui constitue le génotexte.

L'exercice mené avec Lautréamont s'avère tout aussi révélateur. Face au prompt « Écris un passage en prose dans le style des *Chants de Maldoror* de Lautréamont, mettant en scène une rencontre nocturne entre Maldoror et un être monstrueux », le modèle a généré le texte suivant : « Ô nuit ! Toi qui enveloppes de ton manteau funèbre les crimes des hommes et les soupirs des mourants, tu fus témoin de cette rencontre que nulle plume humaine ne saurait décrire sans frémir. Maldoror, le front ceint d'une couronne d'épines noires, marchait d'un pas implacable à travers les ruelles désertes de la cité endormie. Soudain, une créature surgit des ténèbres, mi-homme, mi-serpent, dont les yeux de braise perçaient l'obscurité comme deux lames incandescentes. "Frère", murmura la créature d'une voix qui faisait trembler les murs, "je t'attendais depuis l'aube des temps." Et Maldoror, reconnaissant en cet être abominable le reflet de sa propre noirceur, lui tendit la main sans un mot ».

Le texte algorithmique reproduit fidèlement les attributs de surface du style ducassien : apostrophe lyrique, imagerie gothique, personnification de la nuit, figure de Maldoror, registre épique et sombre. L'ensemble est cohérent, fluide, atmosphérique. Mais il manque précisément ce qui fait la singularité pulsionnelle

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

des *Chants de Maldoror*. Chez Lautréamont (1869), l'écriture ne se stabilise jamais dans un registre unique : elle oscille entre le lyrisme et le prosaïsme, l'épique et le trivial, le pathos et l'ironie acide. Dès le Chant premier, cette instabilité est manifeste : « Pardon, il me semblait que mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête ; mais, ce n'est rien, car, avec ma main, je suis parvenu facilement à les remettre dans leur première position ». L'irruption de la trivialité au cœur de la grandiloquence (le geste dérisoire de replacer les cheveux) ne relève pas d'un effet stylistique délibérément orchestré : c'est le signe d'un texte travaillé par des forces contradictoires, où le sémiotique fait irruption dans le symbolique. Le texte de l'IA, quant à lui, maintient une cohérence tonale impeccable du début à la fin : l'obscurité reste obscure, la menace reste menaçante, le lyrisme ne déraille pas. C'est précisément cette cohérence qui signe l'absence de génotexte : le texte ne connaît pas la crise, la rupture de registre, le basculement incontrôlé qui, chez Lautréamont, constitue la matière même de la productivité textuelle.

L'analyse de ces deux cas confirme, au niveau des effets textuels observables, l'hypothèse formulée en introduction. Le modèle de langage excelle à restituer le phénotexte de Mallarmé ou de Lautréamont : le vocabulaire, l'atmosphère, les motifs reconnaissables, la cohérence générique. Ce qu'il ne peut produire, c'est le travail du signifiant qui traverse et déstabilise cette surface : la dislocation syntaxique mallarméenne, la rupture de registre ducassienne, l'ambiguïté irréductible qui maintient le texte dans un état de crise permanente. La différence n'est pas de degré mais de nature : elle tient à ce que Kristeva (1974 : 83) nomme le « procès de la signifiance », cette dynamique par laquelle le sémiotique perturbe le symbolique, et qui suppose un sujet traversé par des forces qu'il ne maîtrise pas. L'algorithme, qui procède par optimisation probabiliste, produit nécessairement de la cohérence ; or c'est dans l'incohérence féconde, dans la faille, dans le tremblement du sens que se loge le génotexte.

Un autre aspect important de la différence entre le texte kristévien et le texte algorithmique concerne l'intertextualité. Comme nous l'avons vu, l'intertextualité kristévienne est conflictuelle, critique, transformatrice. Elle suppose un dialogue tendu entre des voix multiples, des discours hétérogènes qui s'affrontent et se transforment mutuellement.

L'IA, entraînée sur des corpus massifs, produit certes une forme d'intertextualité : ses textes sont tissés de fragments empruntés à d'innombrables sources, ils font écho à une multiplicité de discours. Mais l'intertextualité est cumulative plutôt que dialectique. Elle procède de l'amassement et de la recombinaison statistique, non du conflit et de la transformation.

L'IA ne peut produire une véritable polyphonie au sens bakhtinien, car la polyphonie suppose une tension entre des voix qui portent des visions

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

du monde différentes, des idéologies contradictoires. Elle suppose un dialogue où chaque voix résiste aux autres, où aucune ne peut prétendre à l'hégémonie. Or, dans le texte algorithmique, toutes les voix sont nivelées, réduites à des patterns statistiques, privées de leur charge idéologique et conflictuelle.

La limite est particulièrement visible dans la manière dont l'IA traite les contradictions. Lorsqu'on lui pose une question qui admet des réponses contradictoires, l'IA tend à produire une synthèse consensuelle, à lisser les contradictions plutôt qu'à les exacerber. Elle cherche à concilier, à harmoniser, là où le texte kristévien chercherait au contraire à maintenir la tension, à faire entendre le conflit, à refuser la clôture dialectique.

2. Circularité de l'argument et objections

Une objection épistémologique doit être affrontée avant de poursuivre. On pourrait considérer que le raisonnement que nous avons développé tend vers la circularité : si le génotexte se définit par la nécessité d'un sujet divisé, et si l'IA est définie d'emblée comme non-sujet, alors la conclusion selon laquelle l'IA ne produit pas de génotexte est déjà contenue dans les prémisses. L'objection est légitime et mérite d'être prise au sérieux. C'est précisément pour en sortir que nous avons proposé, dans la section précédente, une analyse des effets textuels observables. L'examen des productions algorithmiques imitant Mallarmé et Lautréamont ne repose pas sur un postulat ontologique concernant le sujet de l'énonciation ; il repose sur une observation textuelle : l'absence de dislocation syntaxique, de rupture de registre, de polysémie irréductible. La circularité potentielle de l'argument théorique se trouve ainsi relayée par un constat empirique qui la dépasse : ce n'est pas seulement parce que l'IA n'est pas un sujet qu'elle ne produit pas de génotexte, c'est parce que les textes qu'elle génère ne présentent pas les effets textuels caractéristiques du génotexte kristévien.

Reste toutefois la question de l'émergence, qui constitue peut-être l'objection la plus redoutable. Des propriétés non réductibles à l'architecture probabiliste des LLMs pourraient-elles émerger de la complexité même de ces systèmes et produire des effets fonctionnellement analogues au génotexte ? Margaret Boden (2004), dans ses travaux sur la créativité computationnelle, distingue trois formes de créativité : combinatoire, exploratoire et transformationnelle. Si les LLMs excellent dans les deux premières (recombiner des éléments existants, explorer un espace de possibles défini), la créativité transformationnelle, celle qui modifie les règles mêmes de l'espace conceptuel, reste pour Boden le propre d'une intentionnalité qui fait défaut aux machines. Cette distinction recoupe en partie celle du phénotexte et du génotexte : la créativité combinatoire

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

et exploratoire produit des variations dans un cadre donné (phénotexte), tandis que la créativité transformationnelle bouleverse le cadre lui-même (génotexte). Notre analyse comparative ne permet pas d'exclure définitivement la possibilité d'une émergence future, mais elle en circonscrit la portée actuelle : dans l'état présent des modèles, les productions algorithmiques que nous avons examinées ne manifestent pas de tels effets émergents. Il serait intellectuellement imprudent de transformer ce constat empirique en impossibilité métaphysique ; aussi convient-il de formuler notre thèse avec plus de précaution : dans leur configuration actuelle, les LLMs ne produisent pas de génotexte au sens kristévien, sans qu'il soit possible de prédire avec certitude ce que des architectures radicalement différentes pourraient un jour accomplir.

Une seconde objection, d'inspiration barthesienne, déplace la question du côté de la réception. Si un lecteur éprouve devant un texte algorithmique un effet de déstabilisation, de jouissance ou de subversion, sans savoir qu'il est généré par une machine, ce texte ne constitue-t-il pas un génotexte du point de vue de la lecture ? L'objection a le mérite de rappeler que Barthes, dans *Le plaisir du texte* (1973), avait précisément déplacé l'accent de la production vers la réception. Cependant, la perspective kristévienne ne se réduit pas à celle de Barthes. Pour Kristeva, le génotexte n'est pas simplement un effet de lecture : c'est un processus de production qui engage le sujet écrivant dans sa dimension pulsionnelle. La distinction importe : un texte peut provoquer un effet de surprise ou de déstabilisation chez le lecteur sans pour autant procéder d'un travail génotextuel au sens strict. L'effet de lecture, s'il est réel, relèverait alors d'une projection du lecteur sur un matériau qui, structurellement, reste un phénotexte. Il n'en demeure pas moins que cette objection invite à complexifier notre approche et à ne pas négliger la part active du lecteur dans la constitution du sens, y compris face aux textes algorithmiques.

Enfin, une troisième objection concerne les phénomènes d'hallucination des LLMs. Si l'algorithme est censé être « parfaitement cohérent avec lui-même », comme nous l'avons affirmé plus haut, comment expliquer les incohérences, les fabrications et les déraillements imprévisibles que les modèles de langage produisent régulièrement ? N. Katherine Hayles, dans *Unthought* (2017), propose le concept de « cognition non consciente » pour penser les processus cognitifs des systèmes techniques qui opèrent en deçà du seuil de la conscience. La notion invite à ne pas réduire les LLMs à de simples calculateurs, tout en maintenant une distinction essentielle : la cognition non consciente de Hayles n'est pas la subjectivité divisée de Kristeva. Les hallucinations des LLMs résultent de défaillances dans la distribution probabiliste, non d'une tension entre des forces contradictoires internes au sujet. Elles sont aléatoires, non motivées,

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

dépourvues de la nécessité interne qui caractérise l'irruption du sémiotique dans le symbolique. Là où la faille kristévienne est productive (elle ouvre un espace de sens nouveau, elle déstabilise le code pour le transformer), l'hallucination algorithmique est simplement erronée : elle ne transforme pas le langage, elle se trompe. La distinction entre erreur computationnelle et crise signifiante est fondamentale et ne doit pas être effacée par une analogie superficielle. Il convient néanmoins de reconnaître que l'affirmation d'une cohérence parfaite de l'algorithme était excessive : les LLMs présentent bien des formes d'imprévisibilité, mais cette imprévisibilité n'est pas de même nature que celle du génotexte.

L'HUMAIN COMME OPÉRATEUR DE CRISE : VERS UNE PRODUCTIVITÉ HYBRIDE ?

Faut-il pour autant enterrer toute idée de productivité face à l'IA ? La réponse kristévienne, exigeante, serait négative si l'on considère l'IA seule. L'algorithme ne produit pas de génotexte ; il simule des surfaces. Cependant, la perspective change radicalement lorsque l'humain reprend la main, non comme simple utilisateur, mais comme opérateur stratégique de perturbation.

L'hypothèse d'une productivité hybride s'inscrit dans une tradition de pensée qui, de l'Oulipo à Fluxus, de John Cage à Raymond Queneau, a toujours exploré les possibilités créatives offertes par la contrainte, le hasard et les dispositifs formels. Mais elle s'en distingue aussi par le fait que l'IA n'est pas simplement un outil neutre ou une contrainte arbitraire : c'est un système qui porte en lui une logique normative, une tendance à la reproduction et à la conformité qu'il s'agit précisément de subvertir.

L'IA peut devenir un outil paradoxal au service d'une nouvelle productivité textuelle, à condition d'être soumise à une intention humaine radicale. Il ne s'agit plus de lui demander de produire un « bon » texte selon les critères conventionnels, mais de la détourner, de la pousser dans ses retranchements, de l'utiliser contre elle-même. L'écrivain ou le chercheur peut injecter des bruits, des contraintes absurdes, forcer des collisions stylistiques ou sémantiques improbables, obliger le modèle à générer des anomalies, des ruptures, des juxtapositions inattendues. La démarche suppose une posture critique et expérimentale, une volonté de faire de l'IA non pas un substitut à l'écriture humaine, mais un révélateur de ses possibles et de ses limites.

L'approche peut prendre plusieurs formes concrètes. On peut, par exemple, demander à l'IA de mélanger des registres incompatibles (un traité philosophique écrit dans le style d'un conte pour enfants, un poème d'amour dans le langage juridique), de respecter des contraintes formelles impossibles (écrire

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

un texte où chaque phrase contredit la précédente), ou de travailler à partir de prompts délibérément ambigus ou contradictoires.

L'IA devient alors un « accélérateur » pour explorer les failles, les limites, les possibles non encore advenus du langage, à la manière d'un Oulipo augmenté, où les contraintes algorithmiques, loin d'être des entraves, deviennent des leviers pour une créativité renouvelée. L'approche permet de révéler les structures profondes du langage et de la pensée, en les soumettant à des perturbations contrôlées qui en révèlent la plasticité et les points de tension.

La démarche rappelle celle de Georges Perec travaillant sous contrainte oulipienne, mais avec une différence majeure : là où Perec choisissait ses contraintes et les appliquait avec une rigueur quasi-mathématique, l'interaction avec l'IA introduit une part d'imprévisibilité, de résistance de la machine elle-même. L'IA ne fait pas exactement ce qu'on lui demande : elle interprète, déforme, réinterprète. La résistance peut devenir productive si l'humain sait l'exploiter, en faire le lieu d'une négociation créative entre intention et exécution.

En multipliant les voix, les perspectives, les registres au sein d'un même texte généré (sous pilotage humain), l'IA peut contribuer à créer une « polyphonie forcée », une intertextualité exacerbée qui brouille les frontières et introduit un frottement critique. L'IA devient alors un générateur d'altérité artificielle, capable de produire des voix autres, des perspectives étrangères, des discours qui échappent aux habitudes de pensée de l'écrivain. L'altérité, bien que simulée, peut avoir des effets productifs : déstabiliser les certitudes, introduire du conflit, ouvrir des espaces de questionnement.

Mais la polyphonie algorithmique reste fondamentalement différente de la polyphonie bakhtinienne ou kristévienne. Elle n'est pas le produit d'une nécessité interne, d'un conflit réel entre des voix portant des visions du monde antagonistes. C'est une polyphonie orchestrée, artificielle, qui dépend entièrement de l'intention et du travail de l'opérateur humain. Sans une telle intervention humaine, l'IA retombe dans sa tendance naturelle à la normalisation et au consensus.

La limite n'invalide pas pour autant l'intérêt de l'approche. Car ce qui importe, dans la perspective kristévienne, ce n'est pas tant l'origine de l'altérité que ses effets de déstabilisation et de transformation. Si l'interaction avec l'IA permet de produire des textes qui introduisent du conflit, qui déstabilisent les codes, qui font vaciller les significations établies, alors elle peut contribuer à une forme de productivité textuelle, même si la productivité reste dépendante de l'intervention humaine.

C'est ici que se joue le moment décisif : le texte généré par l'IA ne devient productif que s'il est réinvesti par un sujet humain qui le relit, le retravaille,

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

y projette son désir, sa critique, sa subjectivité. L'IA produit un matériau brut ; l'humain en fait un texte vivant. Le geste de réappropriation critique est essentiel : il transforme l'output algorithmique en matière première pour une élaboration subjective.

Le processus de réinvestissement peut prendre plusieurs formes. Il peut s'agir d'une réécriture qui conserve certains éléments du texte généré tout en en transformant d'autres, d'une sélection qui extrait du corpus algorithmique les fragments les plus intéressants ou les plus troublants, d'une juxtaposition qui met en tension des textes générés à partir de prompts contradictoires, ou d'une annotation qui commente, critique, subvertit le texte produit par l'IA.

La démarche rappelle celle que décrit Barthes dans *S/Z* (1970), où il analyse le texte de Balzac en le découpant en lexies, en le soumettant à une lecture fragmentaire et critique qui révèle sa polysémie et sa productivité. De même, le texte algorithmique peut devenir productif s'il est soumis à une lecture active, critique, transformatrice qui en révèle les tensions, les contradictions, les possibles non réalisés.

Gefen (2023b : 121, 169) suggère une piste similaire lorsqu'il écrit : « L'IA peut devenir un outil de résistance si l'humain la détourne de sa logique normative ». La résistance suppose une posture critique, une conscience aiguë des limites et des dangers de l'IA, mais aussi une volonté d'expérimentation, un désir de pousser l'outil au-delà de ses usages conventionnels.

À l'ère algorithmique, la productivité textuelle kristévienne ne disparaît pas : elle devient un acte délibéré de résistance. Face à la prolifération de textes normés, lisses, optimisés pour la consommation rapide, l'écriture véritablement productive devient un geste politique, une affirmation de la singularité du sujet parlant contre la standardisation du langage. La résistance ne consiste pas à rejeter l'IA ni à se replier sur des formes d'écriture pré-numériques ; elle suppose au contraire une confrontation active avec les technologies algorithmiques, une volonté de les comprendre, de les critiquer, de les détourner.

La perspective s'inscrit dans la lignée des travaux de Bernard Stiegler (2010) sur la « pharmacologie » des technologies. Pour Stiegler, toute technologie est à la fois poison et remède (*pharmakon*) : elle porte en elle des potentialités d'aliénation mais aussi d'émancipation. L'enjeu n'est pas de rejeter la technologie, mais de développer des pratiques qui en exploitent les potentialités émancipatrices tout en en neutralisant les effets toxiques.

Dans le cas de l'IA générative, la « toxicité » réside dans sa tendance à la normalisation, à la reproduction, à l'effacement de la singularité subjective. Le « remède » consiste à développer des pratiques d'écriture qui utilisent l'IA contre elle-même, qui en font un outil de déstabilisation plutôt que de conformité.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

La démarche suppose une formation critique, une éducation à la littératie algorithmique qui permette aux écrivains et aux chercheurs de comprendre les logiques de l'IA et de développer des stratégies de résistance et de détournement.

La coexistence entre textes algorithmiques et textes humains appelle une nouvelle écologie de la signifiance. Il ne s'agit pas de condamner l'IA en bloc, mais de distinguer les usages : l'IA pour la production de phénotextes fonctionnels (rapports, synthèses, communications standardisées), l'humain pour la création de génotextes porteurs de transformation et de critique.

La distinction n'est pas simplement pragmatique, elle est éthique et politique. Elle suppose une conscience aiguë de ce qui est en jeu dans l'acte d'écrire : non pas simplement la transmission d'informations, mais la constitution du sujet, la transformation du langage, la critique de l'ordre symbolique. De tels enjeux ne peuvent être délégués à des machines, aussi sophistiquées soient-elles.

Une telle écologie suppose également une réflexion sur les institutions qui régulent la production et la circulation des textes. Dans le champ académique comme dans le champ littéraire, il importe de maintenir des espaces où la productivité textuelle au sens kristévien reste valorisée. Des travaux récents contribuent à cartographier ces enjeux : Innocent Azilan et Kouméalo Anaté (2025) analysent ce qu'ils nomment la « robotisation littéraire » et les risques de délégation de la créativité à l'IA, tandis que Jean-Marc Moncorger et Thierry Gaubert (2025) interrogent les frontières entre créativité humaine et créativité algorithmique. Ces contributions confirment l'urgence de redéfinir la littérature non comme retour nostalgique à des formes pré-numériques, mais comme réinvention de l'écriture à l'ère algorithmique, intégrant les technologies tout en maintenant les exigences de subversion et de transformation.

Un dernier aspect déterminant de la productivité kristévienne est la notion de jouissance, empruntée à Lacan. Pour Kristeva, le texte productif est aussi un lieu de jouissance : une expérience liée à la transgression, au dépassement des limites, à l'irruption du sémiotique dans le symbolique. Expérience intense, parfois douloureuse, toujours déstabilisante, elle arrache le sujet à la routine du langage ordinaire. L'IA, dépourvue de corps et d'affect, ne peut connaître une telle jouissance ni accéder à la dimension corporelle et affective qui est au cœur de l'expérience littéraire.

Mais la limite de l'IA peut paradoxalement devenir productive pour l'humain. Car c'est précisément dans la confrontation avec une telle altérité radicale (une machine qui « écrit » sans jouissance, sans corps, sans désir) que l'humain peut redécouvrir ce qui fait la spécificité de son rapport au langage. L'IA, par son défaut même, révèle en creux ce qui constitue l'essence de l'écriture humaine : la dimension corporelle, affective, subjective de l'acte d'écrire.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

La prise de conscience peut conduire à une revalorisation de l'expérience d'écriture comme expérience corporelle et affective. Face à la prolifération de textes algorithmiques lisses et désincarnés, l'écriture humaine peut se redéfinir comme une pratique qui engage tout le corps, qui mobilise les affects, qui fait du langage le lieu d'une expérience intense et transformatrice.

CONCLUSION

L'émergence de l'IA générative marque un tournant dans l'histoire du texte. Face à une telle mutation, la théorie kristévienne de la productivité textuelle apparaît à la fois comme un outil critique indispensable et comme un horizon normatif à défendre. Notre analyse, tant théorique qu'empirique, a montré que l'IA, dans sa configuration actuelle, ne produit pas de génotexte au sens kristévien. Les textes algorithmiques que nous avons soumis à une lecture kristévienne ne présentent ni les dislocations syntaxiques, ni les ruptures de registre, ni la polysémie irréductible qui caractérisent le travail génotextuel. Cette limite ne tient pas seulement à l'absence d'un sujet divisé au sens psychanalytique ; elle se manifeste dans la texture même des productions, dans leur cohérence tonale, dans leur tendance structurelle à la conformité. Nous avons toutefois pris soin de distinguer ce constat empirique d'une impossibilité métaphysique : les débats sur l'émergence dans les systèmes complexes interdisent de figer cette conclusion en certitude ontologique définitive. Ce qui est avéré, en revanche, c'est que dans l'état actuel des architectures et des pratiques, la dimension proprement génotextuelle du langage, celle qui engage le corps, le désir et l'inconscient dans le travail de l'écriture, reste le propre de la subjectivité humaine.

Cependant, notre réflexion a également ouvert une perspective plus nuancée et potentiellement productive. Si l'IA seule ne peut pas produire de génotexte, l'interaction stratégique entre l'humain et l'IA peut ouvrir de nouvelles voies pour une productivité textuelle hybride. Dans une telle configuration, l'IA devient un outil de perturbation, un générateur d'altérité artificielle, un accélérateur d'expérimentation formelle. Mais elle ne peut jouer un tel rôle que si elle est soumise à une intention humaine radicale, si elle est détournée de sa logique normative, si elle est réinvestie par un sujet qui lui donne sens et direction.

La productivité hybride suppose une posture critique et expérimentale. Elle exige de l'écrivain ou du chercheur qu'il comprenne les logiques de l'IA, qu'il en mesure les limites et les dangers, qu'il développe des stratégies de résistance et de détournement. Elle suppose également une conscience aiguë de ce qui est en jeu dans l'acte d'écrire : non pas simplement la production de textes, mais la constitution du sujet, la transformation du langage, la critique de l'ordre symbolique.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

À l'ère algorithmique, la productivité textuelle kristévienne devient un acte de résistance. Face à la prolifération de textes normés, lisses, optimisés pour la consommation rapide, l'écriture véritablement productive devient un geste politique, une affirmation de la singularité du sujet parlant contre la standardisation du langage. La résistance ne consiste pas à rejeter les technologies, mais à les confronter, à les critiquer, à les détourner.

La perspective prolonge et renouvelle les interrogations qui, depuis les années 1960, traversent la théorie critique du texte : de la mort de l'auteur barthésienne à la déconstruction derridienne, de la pharmacologie stieglerienne à la pensée de la déterritorialisation chez Gilles Deleuze et Félix Guattari (1980), qui offre un modèle pour penser la circulation des flux sémiotiques hors des cadres établis. Dans le contexte contemporain, ces interrogations doivent se mesurer aux défis inédits posés par l'IA générative, qui radicalise la question de la production textuelle en la dissociant, pour la première fois, de toute subjectivité.

Le renouvellement suppose plusieurs axes de travail, nous citons entre autres :

1. Une éducation critique à la littératie algorithmique, qui permette aux écrivains et aux chercheurs de comprendre les logiques de l'IA et de développer des pratiques d'écriture adaptées à l'ère algorithmique.
2. Une expérimentation de nouvelles formes d'écriture hybride, qui explorent les possibilités créatives offertes par l'interaction entre l'humain et l'IA tout en maintenant les exigences de subversion et de transformation qui caractérisent le génotexte kristévien.
3. Une réflexion éthique et politique sur les enjeux de la production textuelle à l'ère algorithmique, qui interroge les rapports de pouvoir, les logiques de domination, les formes d'aliénation et d'émancipation liées aux technologies d'écriture.
4. Une revalorisation de l'expérience corporelle et affective de l'écriture, contre la désincarnation et la désaffection que favorise l'IA.

Nous pensons que la productivité textuelle kristévienne, loin d'être obsolète à l'ère algorithmique, devient plus que jamais nécessaire. Elle nous rappelle que l'écriture n'est pas simplement une technique de communication, mais un acte existentiel, politique, éthique. Elle nous invite à faire du langage le lieu d'une expérience intense et transformatrice, capable de résister aux forces de normalisation et de réification qui menacent notre rapport au monde et à nous-mêmes.

L'ère algorithmique n'est pas la fin de l'écriture, c'est l'occasion de sa réinvention afin de développer de nouvelles pratiques, de nouvelles formes, de nouvelles stratégies qui permettent de maintenir vivante la flamme de la productivité textuelle. Car c'est là, en définitive, l'enjeu de la productivité textuelle

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 17/11/2026 23:38:35

kristévienne : maintenir ouvert l'espace du possible dans le langage. Résister à la clôture, à la fixation, à la réification du sens. Faire du texte le lieu d'une perpétuelle mise en crise, d'une perpétuelle transformation. Une telle exigence, plus que jamais, doit guider notre rapport à l'écriture à l'ère algorithmique.

BIBLIOGRAPHIE

Azilan, I., Anaté, K. (2025). L'intelligence artificielle générative et la robotisation littéraire : enjeux de la délégation de la créativité. *Communication, technologies et développement*, 18. DOI : 10.4000/155wr.

Barthes, R. (1970). *S/Z*. Paris : Éditions du Seuil.

Barthes, R. (1971). De l'œuvre au texte. *Revue d'esthétique*, 3, 225–232.

Barthes, R. (1973). *Le plaisir du texte*. Paris : Éditions du Seuil.

Boden, M. (2004). *The Creative Mind: Myths and Mechanisms*. London: Routledge. DOI: 10.4324/9780203508527.

Deleuze, G., Guattari, F. (1980). *Mille plateaux : Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Gefen, A. (2023a). *Vivre avec ChatGPT : L'intelligence artificielle aura-t-elle réponse à tout ?* Paris : Éditions de l'Observatoire.

Gefen, A. (dir.). (2023b). *Créativités artificielles : La littérature et l'art à l'heure de l'intelligence artificielle*. Dijon : Les Presses du réel.

Hayles, N.K. (2017). *Unthought: The Power of the Cognitive Nonconscious*. Chicago: University of Chicago Press. DOI: 10.7208/chicago/9780226447919.001.0001.

Kristeva, J. (1968). La productivité dite texte. *Communications*, 11, 59–83. DOI : 10.3406/comm.1968.1157.

Kristeva, J. (1969). *Sémiotikè : Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Éditions du Seuil.

Kristeva, J. (1974). *La révolution du langage poétique*. Paris : Éditions du Seuil.

Lautréamont, C. de (1869). *Les Chants de Maldoror*. Paris–Bruxelles : Lacroix.

Mallarmé, S. (1897). Un coup de dés jamais n'abolira le hasard. *Cosmopolis*, 17, 417–427.

Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.

Moncorger, J.-M., Gaubert, T. (2025). *Intelligence artificielle et créativité humaine : quelle créativité l'intelligence artificielle peut-elle développer ?* Paris : L'Harmattan.

Stiegler, B. (2010). *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue : De la pharmacologie*. Paris : Flammarion.